

Et si on apprenait à l'école ?

Opinion

Jean-Philippe Mogenet

Ancien directeur de collège et professeur de langues anciennes.

■ La majorité des élèves n'étudient pas (ou plus) le soir; or beaucoup du temps passé en classe n'est pas "rentable". Donc, si on utilisait le temps scolaire pour apprendre ? Ceux qui ont essayé ont adopté car ça fonctionne !

Il est compréhensible que les professeurs attendent de leurs élèves un certain "niveau" qui conditionne l'accès à l'année supérieure. Tel est sans doute le défi principal relevé par les concepteurs du Pacte d'excellence : faire en sorte, coûte que coûte, que les élèves acquièrent les connaissances et les compétences nécessaires pour pouvoir accéder aux années supérieures, et aussi pour pouvoir faire face avec succès aux tests internationaux.

La "remédiation", sous toutes ses formes, existe depuis le début du "Rénové", soit plus de 45 ans. Certes, elle permet à un certain nombre d'adolescents de faire face avec succès à des difficultés ponctuelles qui peuvent être liées à des absences pour

cause de maladie, par exemple. Mais, en 45 ans, très rares sont les élèves qui

ont pu surmonter un échec global grâce aux remédiations telles qu'elles sont envisagées depuis leur mise en service, et quelle qu'en soit la dose.

Un professeur pour un élève

Mon père, professeur de latin et de grec, a consacré une bonne partie de son existence à tenter de remettre en selle des adolescents scolairement en perte de vitesse. Si l'on en croit cette longue expérience, la seule remédiation qui fonctionne vraiment, pour des élèves "non scolaires", "en échec", c'est l'accompa-

gnement individuel, un professeur pour un élève, de manière assez régulière; et encore faut-il que le professeur soit un très bon pédagogue. Or le Pacte ne pourra pas envisager ce type de remédiation, ne fût-ce

qu'à cause du budget qu'elle exigerait. Néanmoins, il existe, je crois, des solutions gratuites et simples permettant de remédier à l'échec.

"Et si on apprenait à l'école ?":

une suggestion en forme de lapalissade que l'évolution de notre société et des comportements adolescents devrait amener à prendre davantage en considération. Encore faut-il que les acteurs de l'enseignement (professeurs, directions,...) prennent conscience d'une réalité sur laquelle ils préfèrent encore trop souvent fermer les yeux.

Le soir à la maison

Tout le monde, ou presque, continue à considérer qu'il est impensable que les élèves, y compris les plus jeunes, n'étudient pas le soir, que c'est leur "métier", et que s'ils ne le font pas, leur échec, dont ils porteront l'entière responsabi-

lité, sera logique et justifié.

Mais la réalité (sans doute pas idéale, loin de là, mais qu'il est devenu impossible de nier) est la suivante : la grande majorité des adolescents, après l'école, consacrent en moyenne trois heures par jour à dialoguer sur les réseaux sociaux, parfois une heure à regarder la TV, et encore un certain temps, pour nombre d'entre eux, à s'adonner à des jeux vidéo. De moins en moins nombreux sont les adolescents qui, d'eux-mêmes, fonctionnent autrement. Les parents qui parviennent encore à éviter ces phénomènes sont également devenus très rares; il s'agit en effet d'un combat ardu, quotidien, et ceux qui peinent à s'y engager, de loin les plus nombreux vu les pressions imposées par notre société, sont-ils encore réellement critiquables ?

Pendant les longues heures de classe

Prenons en considération une autre donnée incontournable. Les élèves passent environ 5h30 par jour, en moyenne, assis sur les bancs de l'école. Or il est prouvé que l'attention d'un public adulte, face à un orateur, commence à s'estomper au bout de dix minutes. Quoi qu'il en soit, qu'ils soient "en mode écoute" ou "en mode production", la plupart des enfants et adolescents ne "profitent" de ces longues heures que dans une proportion réduite. Beaucoup de temps est perdu, du moins pour eux; les professeurs, eux, "voient leur programme".

Reprenons : la majorité des élèves

n'étudient pas (ou plus) le soir; or beaucoup de temps passé en classe n'est pas rentable. Donc... si on apprenait à l'école ?

Apprendre à mémoriser

La plus grande partie de l'évaluation scolaire demeure liée à l'effort de mémorisation. Celui-ci reste essentiel, surtout dans un enseignement dit "de transition", qui doit donc notamment assurer la préparation aux études supérieures.

Certains professeurs du cycle inférieur, ou certains instituteurs, appliquent déjà leur solution : les élèves sont priés d'étudier, en classe, dans le silence, pendant une dizaine de minutes, une portion de la matière vue juste avant, dont le professeur juge la mémorisation nécessaire. Une brève interrogation (cinq minutes) vient ensuite, éventuellement reprise le lendemain, puis sous forme de bilan récapitulatif. Et ça marche !

Les résultats au rendez-vous

Les élèves, avec cette technique, réussissent. Dans des proportions variables, évidemment, mais tous. Ils sont fiers, naturellement, d'accumuler les notes positives. Ceux qui se croyaient incapables de réussir constatent l'inverse, et pourront peu à peu s'attaquer à des défis supérieurs. Car avec les années, en progressant dans le cursus, ils vont peu à peu s'apercevoir que ce temps d'étude, à l'école, n'est plus suffisant. Mais ils sauront au moins comment s'y prendre, et que les résultats seront au

rendez-vous.

Sauf pour les quelques enseignants qui s'y sont déjà es-

sayés, cette technique, tellement éloignée des schémas traditionnels, est difficile à concevoir. Mais elle est permise, bien entendu (les réglementations ne précisent pas quand l'effort de mémorisation doit être réalisé). Et il faut prendre conscience que la société dans laquelle évoluent les adolescents d'aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir, justement, avec ces "schémas traditionnels". C'est donc le moment d'envisager des pistes totalement neuves.

À condition de changer de mentalité

Pour que ce système se répande avec succès, quelques obstacles doivent toutefois être levés, la plupart sous l'impulsion des directions des établissements. Notamment la conscience professionnelle globale des professeurs, parfois gênés de "ne rien faire" pendant que leurs élèves étudient en classe. Ou la "constante macabre" évoquée par le psychopédagogue André Antibi, selon lequel beaucoup d'enseignants ont inconsciemment besoin d'une certaine proportion d'échecs (quel que soit le niveau moyen des élèves qu'ils ont en face d'eux), sans laquelle ils jugent leur enseignement imparfait, ou craignent le jugement de leurs collègues. Ou, encore, la dictature des programmes, très chronophages. Leur effet principal le plus souvent attendu (la "formation de l'esprit" : logique mathématique, analyse littéraire, développement de l'esprit critique, etc, et non l'accumulation des informations) souffrirait-il vraiment de leur allègement ?

En tout cas, il laisserait le temps aux professeurs de faire étudier leurs élèves en classe. Pour une amélioration très probable, donc, et déjà parfois éprouvée, des performances de chacun.